

Va où l'humanité te porte

RAPHAËL
PITTI



Un médecin dans la guerre

Tallandier

Va où l'humanité te porte

RAPHAËL PITTI

Va où l'humanité te porte

Un médecin dans la guerre

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018.
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2848-7

*À mes enfants, Isabelle, Florence,
Franck, Claire, Stéphane, et à ma famille,
pour tout leur amour.*

*À tous les Syriens,
en particulier les soignants.*

« Demandez et l'on vous donnera ;
cherchez et vous trouverez ;
frappez et l'on vous ouvrira. »
Matthieu 7, 7.

« La vie est belle et elle a du sens. »
Etty HILLESUM.

Chapitre 1

AU COMMENCEMENT

Septembre 2012. C'est une belle journée comme je les apprécie, douce et lumineuse. Metz est plongé dans une brume laiteuse que j'aime observer depuis ma fenêtre.

Il est sept heures et demie. Je monte dans ma voiture pour me rendre à la polyclinique de Nancy où j'exerce. Machinalement, je tourne le bouton de l'autoradio et je n'imagine pas un seul instant que ce geste va changer ma vie. Sur France Culture, l'interview d'un médecin franco-syrien attire mon attention. Le docteur Ahmed Bananeh est médecin urgentiste. Ce qu'il raconte sur les ondes me bouleverse. Ce confrère est l'un des membres fondateurs de l'Union des organisations des secours et soins médicaux (UOSSM). Il raconte avec émotion et précision les bombardements, les combats de rue, les guérillas, les différentes factions et les tortures exercées par le régime de Bachar el-Assad sur les civils syriens et tous les professionnels de santé. Des confrères, des infirmiers, ont été arrêtés, torturés, exécutés, au seul motif qu'ils soignaient des civils blessés lors de manifestations pacifiques. Des hôpitaux sont volontairement ciblés et

détruits. Je crois que c'est la première fois que j'entends un récit qui évoque explicitement des bombes larguées sur des dispensaires ou des hôpitaux. Je comprends qu'un degré supplémentaire a été franchi dans l'ignominie. Ce que l'on veut détruire, c'est l'espoir du soulagement et de la guérison. Quand on tue un médecin, un infirmier ou n'importe quelle personne qui soigne, c'est l'esprit même de l'humanité que l'on veut détruire.

Le récit du médecin syrien est émouvant, terrible. Il est né dans une famille d'Alep qui a fui très tôt le régime d'Hafez el-Assad, dans les années 1980, vers l'URSS d'abord, puis vers la France. Cette détermination à vouloir aider ses compatriotes, à trouver des financements, à recruter d'autres volontaires, à acheter ou collecter des médicaments, à alerter les médias sur les ténèbres que subit le peuple syrien fait écho en moi.

J'écoute les paroles chargées d'émotion du docteur Ahmed, son cri d'injustice devant son peuple qui meurt sous les bombes, son constat d'impuissance. Je ressens au fond de ma chair chacun de ses mots et j'entends son appel à l'aide. Je conduis machinalement sur l'autoroute Metz-Nancy, ma tête est déjà ailleurs, partie vers ces frontières improbables, vers ces lignes de feu, vers ces collines de sable et ces montagnes chaudes que je croyais avoir oubliées. Et là, brusquement, une étrange alchimie se fait en moi, comme si mon passé se conjugait à un devoir d'homme, à un principe d'appartenance au monde. La grande tragédie qui se déroule là-bas, en Syrie, comme dans tant d'autres endroits, me concerne et m'oblige. J'éprouve le besoin irrépressible de me rendre auprès des Syriens pour leur venir en aide. Ce n'est ni le goût du

baroud ni les souvenirs enfouis de voyages compliqués, de missions humanitaires aux confins du monde, dans les déserts d'Afrique ou les sables de Mésopotamie, qui font naître ce désir. Ce sont les propos du docteur Ahmed. Tout au long de ma journée de travail à la polyclinique, ils ne cessent de m'accompagner, malgré toute l'attention que je dois porter aux urgences, aux malades qui reviennent du bloc opératoire, aux gestes techniques qu'il faut pratiquer, aux prescriptions qu'il faut donner, aux familles anxieuses à recevoir.

Je me remémore ses paroles, et elles résonnent étrangement en moi, en un écho lancinant. J'ai été médecin militaire sur des zones de combat. J'ai vu des guerres, je suis allé maintes fois sur des terrains d'opérations avec l'armée, en situation de crise ou de catastrophe. Ce témoignage sur le bombardement des hôpitaux et le meurtre de médecins et soignants me révolte profondément. Mon indignation se transforme doucement en colère et me pousse vers l'action. J'appelle mon amie Michèle Sabban. Elle est alors conseillère régionale de Paris. Elle m'apprend qu'un autre médecin franco-syrien, lui aussi membre de l'UOSSM, le docteur Oubaida Al-Moufti, lui a demandé une subvention pour acheter des troussees d'urgence pour la Syrie. Elle me donne ses coordonnées.

Michèle Sabban jouera un rôle important dans mon implication en faveur de la Syrie. Elle m'ouvrira son réseau, me permettra de rencontrer différentes personnalités, m'aidera pour les campagnes de presse destinées à dénoncer les exactions commises contre le peuple syrien et à sensibiliser l'opinion publique occidentale sur la situation humanitaire. Je rencontrerai grâce à elle des

ministres, des conseillers à l'Élysée, ainsi que différents sénateurs et conseillers diplomatiques. En mobilisant ses réseaux, elle me permettra d'obtenir des aides financières.

Lorsque je parviens à contacter le docteur Oubaida, je lui explique que je suis bouleversé par les événements dans son pays relatés par le docteur Ahmed. Je lui dis que je suis prêt à aider les médecins sur place. Il est étonné. Je propose de lui envoyer par mail mon curriculum vitae pour qu'il se rende compte du bien-fondé de ma démarche. Quelques jours plus tard, Ahmed me rappelle. Il me confie qu'il est impressionné par le nombre de mes missions humanitaires et militaires, tout en se demandant pourquoi un professeur agrégé et médecin général de l'armée tient tellement à se rendre sur un terrain aussi dangereux. Il m'adoube, et je ressens à cet instant l'importance de ce dans quoi je m'engage : je vais aller aider mes confrères syriens. Leur détresse m'appelle, d'une façon impérieuse. Aller soigner là-bas s'impose comme une évidence, comme un besoin immanent. Soigner mais aussi témoigner, dénoncer ce qui me révolte : voilà ce qui me porte depuis toujours. C'est surtout une manière de dire non à l'indifférence, à la cécité ambiante devant le malheur des autres, à l'inertie face à la tragédie, qu'elle soit syrienne ou autre. La guerre bouleverse, le drame syrien émeut le monde – et le monde condamne, parle, exhorte, juge, menace... mais ne lève pas le petit doigt, comme si les paroles pouvaient se substituer à l'action. Or, seule l'action vaut engagement, même si un engagement véritable s'accompagne souvent d'une prise de risque. Et me voici embarqué pour un étonnant voyage...

Chapitre 2

L'ATTENTE

Partir ailleurs. Soudainement. J'en ai souvent fait l'expérience pendant mes années militaires. Ma famille et mes enfants auront certainement souffert de mes longues absences où le danger inhérent aux missions de l'armée pouvait faire craindre que je ne revienne pas.

J'ai soixante-deux ans, je suis un praticien déjà bien installé, j'habite un bel appartement, je suis professeur agrégé de médecine d'urgence et de catastrophe, le premier de cette spécialité en France. J'ai exercé dans des hôpitaux de l'armée et des cliniques renommées. Et pourtant, quelque chose me pousse à aller sur place. Je sais que d'autres formes d'action sont possibles, comme collecter du matériel, manifester, alerter l'opinion et le corps médical, soutenir des ONG reconnues. Mais il faut que je me rende là-bas. Rien ne pourra me détourner de ce dessein, même si c'est au prix de la clandestinité que je dois le réaliser. Ma formation, mes compétences acquises sur le terrain, mon intime conviction me conduisent à penser que l'aide et l'action humanitaires n'ont de sens et ne sont efficaces que dans la mesure où elles sont portées

au plus près des victimes, et au milieu d'elles, dans le partage presque intime de leur drame. Être syrien parmi les Syriens, sans rien revendiquer pour autant de leur calvaire.

Il n'y a pas d'hésitation dans ce choix. J'avoue qu'une certaine appréhension me gagne pourtant alors que je vais me jeter dans la gueule du loup. Je prends ma valise en toile et mon sac à dos – mes compagnons de missions et d'aventure. Je choisis des vêtements confortables, deux pulls, trois tee-shirts, des chemises, une paire de chaussures de ville, une paire de chaussures de sport. J'ajoute un kit pour les nuits sans lit (boules Quiès, masque, coussin gonflable cervical), un nécessaire de toilette, des livres, mon PC de voyage, mon iPod, une lampe frontale, une torche électrique, une boussole, une paire de ciseaux capables de couper les vêtements en moins d'une seconde, une rallonge électrique, un adaptateur, un panneau solaire portable, un chargeur étanche pour mon iPhone, mon stéthoscope, mon couteau suisse, mon passeport, quelques devises et 300 euros en espèces... Un pack complet de survie.

En préparant toutes mes affaires pour la Syrie, je me remémore quelques-unes des missions humanitaires que j'ai pu effectuer de par le monde. Celle-ci sera différente, très différente même, car je pars seul. À ma demande. Je m'en remets à Dieu. Inch'Allah. Je veux être là où je dois être, avec la certitude d'accomplir ma tâche. Et me voilà parti pour cet autre Orient qu'est le Levant...

Le docteur Anas Chaker, président de l'UOSSM, que je contacte, me met en garde : « Vous risquez votre vie là-bas, et je ne suis pas sûr que mon association et moi puissions assurer votre sécurité sur le terrain. » Mais je

persiste dans ma demande. Silence gêné au bout du fil. J'insiste : « J'ai deux semaines de congés maintenant, en accord avec mes collègues de la polyclinique. Je veux partir au plus tôt, je n'ai pas d'autres possibilités. » Je sais que je lui force la main, mais peu importe. Il accepte. Je prends mon billet d'avion pour la Turquie. Je mets ainsi mes confrères syriens au pied du mur.

Je survole la Méditerranée. Je voyage seul, sans l'appui d'une grande ONG ou d'une unité médicale comme je l'ai si souvent fait quand j'étais médecin militaire.

Arrivé de nuit à Hatay, après une escale à Istanbul, j'attends comme convenu à l'endroit indiqué un émissaire de l'UOSSM. Je n'ai aucun nom, aucun numéro de téléphone, j'ignore où ce contact doit m'emmener. Tous les passagers se sont dispersés après le débarquement. Je me trouve devant l'entrée de l'aéroport, dans un coin peu éclairé. À ma droite se tient un jeune homme que j'avais déjà remarqué parmi les passagers. Nous sommes interpellés par quelques chauffeurs de taxi proposant leurs services. Quand enfin arrive la vieille voiture japonaise du contact de l'UOSSM, d'un beige douteux et aux suspensions grinçantes, le jeune homme s'approche également. C'est un kinésithérapeute franco-syrien qui vient en mission humanitaire. Il me confie qu'il n'entrera pas en Syrie, car il l'a promis à ses parents. Débonnaire, cordial, il manifeste son inquiétude en fumant cigarette sur cigarette. L'intermédiaire ne parle ni français ni anglais, mais le jeune kiné noue une conversation en arabe avec lui. Ce médecin d'Alep s'appelle Waseem. Il est responsable du bureau de l'Union des médecins syriens à Reyhanli,

une petite ville de Turquie à quelques kilomètres de la frontière syrienne. La confiance s'instaure peu à peu entre nous trois durant l'heure de trajet, sous une nuit d'étoiles, entre Hatay et Reyhanli.

Waseem me dépose à l'hôtel Alice à Reyhanli et disparaît avec le jeune homme. Je regarde autour de moi et contemple le bâtiment ocre de l'hôtel, haut de plusieurs étages, sur le boulevard Atatürk. L'entrée se trouve non pas à l'avant du bâtiment mais dans une ruelle adjacente. Une pension d'étudiants fait partie de l'ensemble. J'entre dans le hall à l'allure modeste, je fais le nécessaire à la réception et me rends dans ma chambre. En me retrouvant à nouveau seul, je réalise que je suis encore une fois sans numéro de téléphone, avec uniquement un prénom – Waseem –, dans cette ville des confins où la frontière commence au bout du boulevard, à moins de deux kilomètres, au-delà de la route qui vient de Hatay.

Le lendemain, la personne de l'UOSSM n'est pas au rendez-vous. Dans la salle du petit déjeuner de l'hôtel, j'observe les Occidentaux, sans doute des journalistes, rivés sur leur écran d'ordinateur. Un Oriental obèse au teint olivâtre discute fort avec son voisin, ils ont l'air de faire des affaires. Certains parlent à voix basse comme le feraient des espions. Ici, tout se mélange.

Je sors dans les rues de la petite ville et passe une bonne partie de la journée à lire un roman pour oublier cette pesante attente et tromper une légère crainte. Reyhanli est une ville arabo-turque très moderne, sans autre espace vert que le parc au bout de la cité dénuée de charme. Beaucoup de circulation, des bâtiments en béton souvent

inachevés, des échoppes innombrables, des gargotes plus ou moins bien achalandées. On y trouve des babioles, outils, kebabs, légumes, camelote chinoise. On sent une grande activité économique, renforcée par l'exode des Syriens aisés. Le centre-ville est très dynamique. C'est une ville-frontière comme il en existe tant, avec son lot d'intermédiaires, de réfugiés, de trafiquants, de passeurs, d'agents de renseignement, comme j'ai pu en voir durant mes missions militaires. Raison de plus pour demeurer discret. Mais le suis-je ?

Je marche dans le parc verdoyant et ombragé où se trouvent un petit lac et une cascade artificielle. C'est le week-end, les citadins viennent se promener, pique-niquer et manger des glaces, les enfants courent et jouent, des amoureux se baladent. La douceur de vivre comme si de rien n'était, comme si le conflit aux alentours n'existait pas.

Je continue d'attendre jusqu'au dimanche midi. Je suis dans la chambre, je lis, et tout à coup la réception m'appelle : « Une voiture vient vous chercher. Il faut descendre. » Rien de plus. Je boucle mon sac aussitôt, sans savoir ce qu'on veut de moi. L'attente interminable va-t-elle s'achever ? Dans ce genre de voyage, il faut être toujours prêt : à partir, à dormir, à manger, chaque fois qu'on le peut, sans jamais remettre à plus tard.

Dans la voiture, à l'arrière, il y a deux autres passagers, des femmes. L'une est journaliste américaine, correspondante d'un journal à Beyrouth. L'autre est sa traductrice libanaise, sa « fixeuse » comme ils disent, toutes les deux sont totalement voilées de noir.

On démarre immédiatement. Le chauffeur parle anglais. Il indique la frontière, au bout de la ville. Très vite apparaît le check-point, un poste de police où l'enregistrement se fait devant le bâtiment. Un homme en civil est assis derrière une table. Un endroit improbable où patientent des familles entières, auprès de véhicules chargés de bagages ou de marchandises. Mon regard se porte sur l'un d'entre eux qui transporte un cercueil. Tout est calme et silencieux sous le soleil au zénith et la chaleur écrasante.

« Surtout, ne parlez pas ! » m'ordonne le conducteur.

Je descends avec lui. Il demande aux femmes de rester dans la voiture. Elles ajustent leur voile sur le visage, je comprends qu'il nous fait passer pour une famille. Le conducteur me désigne auprès du fonctionnaire turc comme étant Abdelaziz. Cette nouvelle identité se complète par celles d'un père, Mahmoud, et d'une mère, Fatima. C'est ce que je suis censé répondre en cas de contrôle. Et pendant que le fonctionnaire note sur une feuille ce que lui dicte le chauffeur, je m'éloigne pour aller vers des toilettes le plus naturellement possible afin d'éviter que l'on me pose des questions. Les formalités terminées, notre chauffeur me montre un imprimé qui est tout simplement notre sésame pour entrer en Syrie. Nous partons vers le poste d'Atmeh afin de franchir la frontière. Il s'agit d'un simple passage au bord de la route, orné de lourds barbelés. Il est gardé par des gendarmes turcs et un véhicule de combat. Plus haut, sur la colline, un poste de gendarmerie surveille.

De chaque côté de la frontière aux griffes d'acier, des dizaines de gens de tous âges participent à l'agitation,